

a) la Chine est un immense pays semi-colonial qui se développe de façon inégale dans les domaines économique et politique et qui a connu la révolution de 1924-27; b) « notre ennemi est fort »; c) « l'Armée Rouge est faible »; d) la base de la guerre est la révolution agraire, sous la direction du Parti Communiste.

Le poids concret de ces facteurs (et de leur combinaison) déterminera la stratégie révolutionnaire du parti chinois pendant la seconde guerre civile. Pour combattre les tendances de ceux qui répètent les formules sans connaître leur contenu, il est inutile d'étudier la façon dont Mao aboutit à l'analyse de la situation globale. Il n'y a aucune ressemblance entre l'analyse sérieuse de chaque situation concrète et les « stratégies militaires » transposées pour le Brésil à partir des modèles de la Chine et de Cuba. Sur la première particularité, Mao s'explique concrètement plus loin : la Chine est un pays où prédomine une économie féodale qui coexiste déjà avec une économie capitaliste faiblement développée, et pour cette raison il y a deux catégories de troupes réactionnaires : une armée centrale dirigée par Tchang Kaï-Chek, et les troupes des seigneurs militaires de chaque province. Il s'agit aussi d'un pays semi-colonial, dominé par plusieurs pays impérialistes qui se disputent entre eux le marché colonial. Il s'agit aussi d'un pays qui a connu une grande et récente révolution ; celle-ci a laissé les bases nécessaires à la création de l'Armée Rouge. Mao dit que cette première particularité « détermine l'essentiel de notre stratégie et de notre tactique et sur le plan politique et sur le plan militaire ». Quelles sont les conséquences de cette particularité pour la stratégie révolutionnaire ? Premièrement, les communistes se trouvent face à une révolution fondamentalement agraire et antiféodale, qui se combine déjà avec une révolution prolétarienne dans les centres urbains faiblement développés. Deuxièmement, les divisions du bloc impérialiste provoquées par la concurrence des marchés créent des conditions favorables aux offensives communistes ; la possibilité de maintien de « régions rouges » même dans les périodes de reflux révolutionnaire (et pendant longtemps) tient aussi aux contradictions interimpérialistes qui divisèrent et neutralisèrent la réaction externe et interne (1). Troisièmement, l'énorme dimension du territoire de la Chine permettait « un large espace de manœuvre ». Quatrièmement, la révolution de 24-27 avait déjà créé des armées pour la lutte, et la stratégie du parti put ainsi compter sur une force matérielle en exercice depuis longtemps. Il est utile de rappeler qu'en 1931, après une période d'échecs, de pertes et de fuites, l'Armée Rouge était encore constituée de 400.000 hommes prêts à faire face aux « campagnes d'encercllement et d'anéantissement » de Tchang Kaï-Chek. L'Armée Rouge fut constituée au début par les divisions des communistes appartenant au Kuomintang, celles qu'ils réussirent à sauver après l'échec de la révolution. Et ce n'est pas par hasard que Mao nomme toute cette période « guerre civile » : à travers toutes les fluctuations, les forces révolutionnaires ont toujours pu compter sur des forces armées à leur disposition. Naturellement, en dehors des hommes armés, le parti put aussi compter sur d'expérience des larges masses dans la guerre civiles.

De la deuxième particularité — « la force de l'ennemi » — découlera la nécessité d'une stratégie faisant face à un pouvoir réactionnaire consolidé,

(1) Dans une résolution politique rédigée pour une conférence du Parti en 1928, Mao discute des facteurs qui permettent l'existence de régions placées sous le contrôle du « pouvoir rouge » en pleine période de réaction. A côté de la division inter-impérialiste déjà citée et de ses conséquences en Chine semi-coloniale, il y a un autre facteur : « l'existence d'une économie agricole locale (nous n'avons pas une seule économie capitaliste pour tout le pays) ». C'est-à-dire : l'agriculture traditionnelle permettait à chaque petite région de survivre dans les périodes de crise. Cette donnée ne devrait pas être oubliée par ceux qui veulent déjà parler de « régions libérées » dans les conditions actuelles du Brésil. Contrairement à l'agriculture féodale, l'agriculture coloniale capitaliste est strictement dépendante des centres urbains et elle n'est pas auto-suffisante.